

prophétie dut irriter Jéroboam dans une assemblée si nombreuse et dans les fonctions de sa nouvelle liturgie, plus le bruit d'une démarche si hardie dut se répandre de tous côtés. Il s'accrut encore par la fin tragique du prophète (1), qu'un lion mit à mort pour avoir désobéi à l'ordre exprès qu'il avait reçu du ciel ; et, afin que le souvenir de cette prophétie se perpétuât jusqu'au moment de son exécution, Dieu voulut que, sur le tombeau de ce prophète et de celui qui l'avait séduit, il fût élevé un monument que Josias aperçut (2) après qu'il eut accompli, sans le savoir, toutes les circonstances de la prédiction. L'incrédulité peut-elle découvrir ici quelque ombre d'imposture ou quelque trace de supposition ?

Combien a-t-il fallu préparer de loin et rassembler d'événements, pour que cette prédiction fut accomplie dans tous ses points ! La famille de David a dû conserver la couronne jusqu'au temps de son accomplissement. Il a dû naître de cette race ; dans un certain temps, un prince appelé Josias, préférablement à tout autre nom qu'on aurait pu lui donner. Cet enfant, monté sur le trône à l'âge de huit ans, après la mort de son père Amon, a dû parvenir à un âge assez avancé, pour exercer par lui-même le pouvoir que donne la royauté. Il a fallu que, loin d'imiter l'exemple de son prédécesseur, dont il chérissait d'ailleurs la mémoire et dont il avait vengé la mort, il n'ait employé son autorité qu'à rétablir le culte du Seigneur, et à purger la Terre-Sainte des moindres vestiges de l'idolâtrie. Toutes ces circonstances étaient libres dans l'ordre moral, ou incertaines dans l'ordre naturel. Qu'une seule d'elles manquât ou fût déplacée, la prédiction était démentie par l'événement. Mais que peut-on conclure de son exécution si précise et si littérale, sinon qu'elle a été inspirée par le souverain Être, qui joint à la certitude infallible de sa prescience un empire absolu sur les créatures ?

Cette réflexion peut s'appliquer avec plus ou moins d'étendue aux prophéties que nous avons déjà rapportées. Elle convient également à celles que nous rapporterons dans la suite. Nous ne la répéterons plus ; et nous prions une fois pour toutes nos lecteurs de la graver profondément dans leurs esprits.

CHAPITRE III.

Ideé générale des prédictions contenues dans les livres prophétiques de l'ancien Testament.

Il n'avait paru jusqu'au temps d'Osias, roi de Jérusalem, que des prophètes prononçant de vive voix leurs oracles. Alors Dieu voulut que ceux à qui il révélait les secrets de l'avenir écrivissent leurs prédictions. Ces prophètes sont au nombre de seize. Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel, qui occupent les quatre premières places, sont appelés grands prophètes, à cause de la longueur et de l'étendue de leurs

(1) 5 Reg. 15, 24.
(2) 4 Reg. 23, 17

écrits. Les douze suivants, dont les prophéties sont plus courtes, sont nommés petits prophètes.

Outre les instructions salutaires dont ces livres prophétiques sont remplis, première raison pour laquelle Dieu a voulu qu'ils fussent composés et qu'ils passassent jusqu'à nous, on y trouve encore un avantage pour la conviction de l'incrédulité : c'est qu'il paraît avec plus d'évidence que les prophéties antérieures aux événements ont été conservées sans altération. Elles portent toutes le nom de leurs auteurs, et c'est par-là qu'elles commencent, à l'exception de celles de Daniel, qui ne tarde pas à se nommer dans la suite de son ouvrage. La plupart ajoutent à cette marque d'authenticité la date de leur composition, soit en indiquant les règnes sous lesquels leurs auteurs ont vécu et prophétisé, soit en racontant des événements contemporains, dont la date est d'ailleurs connue.

Isaïe annonce au commencement de sa prophétie, qu'elle a été faite dans les temps d'Osias, de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias, rois de Juda. On voit ensuite (1) l'époque d'une de ses prédictions : c'est l'année où mourut Osias. Il en fait une autre à Achaz (2), roi de Juda, lorsque Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, vinrent investir Jérusalem et ne purent s'en rendre maîtres. Il cite encore l'année (5) où Tharthan, l'un des généraux de Sargon, roi des Assyriens, entra dans la ville d'Azot et s'en empara : c'est l'époque d'une de ses prédictions. Mais c'est surtout sous le règne d'Ezéchias qu'il a prophétisé avec plus d'éclat, et il semble être l'historien de la vie de ce prince dans (4) quatre chapitres de sa prophétie.

Jérémie décrit encore avec plus de soin les faits historiques arrivés de son temps. Il déclare d'abord qu'il a commencé l'exercice de son ministère la treizième année du règne de Josias (5), et qu'il l'a continué jusqu'à la onzième et dernière année de Sédécias, lorsque Jérusalem fut prise et ses habitants transplantés. L'ordre chronologique n'est pas toujours exactement gardé entre les chapitres de sa prophétie, qui ont sans doute été déplacés. Mais ce dérangement n'empêche pas qu'on ne trouve dans Jérémie tout ce qui s'est passé de plus important à Jérusalem, depuis la mort de Josias jusqu'à ce que cette ville succomba sous les armes des Chaldéens. Il (6) termine sa narration par ce que firent dans la Palestine les Juifs qu'on y avait laissés, et qui l'emmenèrent avec eux en Égypte, où ils ne méprisèrent pas moins ses sages conseils que dans leur propre pays.

Ezéchiel et Daniel ont écrit leurs prophéties dans la Chaldée, où ils avaient été transportés au premier enlèvement que fit Nabuchodonosor d'une partie des Juifs, sous le règne de Joachim, petit-fils de Josias.

(1) Isaï. 6, 1.
(2) Ibid. 7, 1.
(3) Ibid. 20, 1.
(4) Ibid. 56, 37, 58, 59.
(5) Jerem. 1, 2, 3.
(6) Jerem. 44.

Ezéchiel date le (1) commencement de sa prophétie de la cinquième année de cette transmigration. Il rapporte ce que faisaient ses compatriotes captifs avec lui dans Babylone, et les crimes qui se commettaient dans le même temps à Jérusalem, dont il ne cessait de prédire la ruine. Daniel est de tous les prophètes le plus précis dans ses époques, comme il est le plus clair et le plus circonstancié dans ses prophéties. Il ne cite que des événements connus dans tout l'empire des Chaldéens et des Mèdes, et dans la cour des princes qui régnaient à Babylone : c'est son élévation aux premiers emplois et aux premiers honneurs (2) de l'empire, sous Nabuchodonosor, Balbazar, et Darius le Mède, nommé Cyaxare par les historiens profanes ; ce sont les édits (5) de ces princes en faveur de Daniel, de ses trois compagnons, et du culte du vrai Dieu. Il vécut et prophétisa jusqu'au temps que Cyrus, ayant succédé à Cyaxare, son oncle, régna seul dans tout l'Orient ; et l'une de ses prédictions est datée de la (4) troisième année du règne de ce conquérant.

En général, quoiqu'il y ait eu quelques prophètes, qui, contents d'exprimer leurs noms à la tête de leurs prophéties, n'en ont pas marqué le temps avec la même précision, on sait, à n'en pouvoir douter, que ceux-là mêmes ont écrit avant la captivité de Babylone. Aggée, Zacharie, Malachie, les derniers de tous, n'ont prophétisé que depuis le retour des Juifs dans la Terre-Sainte. Ils font assez connaître, les deux premiers par le titre de leurs prophéties, le troisième par la suite du discours, le temps où elles ont été composées. Pour ne pas laisser aux incrédules le moindre sujet de contestation, je leur promets de n'employer que les oracles dont la date est si manifeste, qu'ils ne pourront eux-mêmes disconvenir qu'ils n'aient précédé les événements prédits.

Daniel est le seul sur lequel les ennemis du christianisme aient formé autrefois cette difficulté. L'évidence de ses prophéties lui attira de leur part cette accusation dépourvue de toute vraisemblance. *Il leur paraissait, dit saint Jérôme (3), avoir plutôt raconté des choses passées, que prédit des événements futurs.* C'est ce qui détermina Porphyre à nier que les prophéties attribuées à Daniel fussent véritablement son ouvrage. Un Juif zélé pour sa nation les avait composées, selon lui, vers le temps des Machabées. Il leur eût donné sans doute une origine plus récente, s'il l'avait pu. L'intérêt même de sa cause le demandait ainsi. Car enfin il ne gagnait rien à la date qu'il imaginait. Nous verrons qu'il reste dans le livre de Daniel, malgré tous les efforts de Porphyre, des prophéties dont l'accomplissement est postérieur au temps des Machabées.

(1) Ezech. 1, 2.
(2) Dan. 2, 48 ; 5, 29 ; 6, 2.
(3) Ibid. 5, 96 ; 4, 6 ; 25, 26 ; 14, 4.
(4) Ibid. 10, 4.
(5) Tanta enim dictorum fides fuit, ut propheta incredulis hominibus videretur, non futura dixisse, sed narrasse preterita. S. Hieron. proamio in Dan.

Mais on pourrait demander à Porphyre et à tous ceux qui voudront renouveler contre les livres de Daniel la même accusation, quelle preuve ils sont en état d'en donner. Suffit-il, pour dépouiller un ouvrage de la possession d'authenticité où il s'est toujours maintenu, d'y trouver des prophéties si évidentes, qu'on ne peut en éluder la force qu'en avançant qu'elles ont été faites après coup ? Cette évidence peut bien prouver l'intérêt qu'ont les incrédules à rejeter ces prophéties ; mais elle ne prouve rien de plus : et si un témoin intéressé veut être écouté sur sa seule parole, on est en droit de lui opposer avec plus de fondement le témoignage de Joséphe, historien juif, qui raconte (1) qu'Alexandre lut, en passant à Jérusalem, les prophéties de Daniel, qui annonçaient ses victoires sur les Perses.

Joséphe, en parlant ainsi, supposait que les prophéties de Daniel existaient au moins dans le temps d'Alexandre. Mais il les croyait lui-même plus anciennes, comme il le dit (2) ailleurs, et il ne doutait pas, avec toute la nation, que Daniel n'en fût le véritable auteur. Cette tradition, dont on ne voit pas le commencement, est la plus forte preuve de l'authenticité d'un ouvrage. Car on ne peut mieux s'assurer du nom d'un auteur, ni du temps où il a vécu, que par le consentement unanime de la nation dépositaire de ses écrits.

Les Juifs avaient d'autant plus de raison d'attribuer à Daniel ses prophéties, qu'ils les voyaient sous son nom dans leur Canon, dont ils savaient qu'Esdras était l'auteur. Ils n'y trouvaient pas, à la vérité, du moins dans les derniers temps, quelques endroits de ces prophéties, le Cantique des trois jeunes hommes dans la fournaise, l'Histoire de Susanne, celle de l'Idole de Bel, et du Dragon. C'est par ce motif qu'ils n'admettent pas comme canoniques ces morceaux que nous n'avons plus aujourd'hui qu'en grec ; et les protestants ont suivi leur exemple. Cette controverse est étrangère aux incrédules ; puisqu'il n'y a aucune prédiction dans tout ce que les Juifs et les protestants rejettent du livre de Daniel. Elle présente au contraire un nouveau titre pour l'authenticité de ce livre. Il est possible que le texte original ait souffert quelque altération ; et sans examiner ici de quelle manière elle est arrivée, les anciennes versions grecques font foi, que ces endroits contestés appartiennent au livre de Daniel. Mais si le livre entier n'avait pas été inséré dans le Canon des Juifs, lorsqu'il fut dressé par Esdras, il n'est pas possible qu'ils l'eussent reçu avec tant de respect, eux qui en ont rejeté quelques parties, uniquement parce qu'elles avaient été supprimées dans quelques-uns de leurs exemplaires. Il est encore moins possible qu'ils l'eussent regardé comme canonique, s'il n'eût été composé que dans le temps des Machabées. On sait que tous les livres de l'ancien Testament, publiés vers le même temps, n'ont jamais

(1) Joseph. Antiquit. Judaic., lib. 11, cap. 8.
(2) Ibid., lib. 10, cap. 11.

eu parmi eux l'autorité des autres écrits canoniques; et la seule raison qu'on puisse donner de cette différence, est que leur Canon ayant été une fois arrêté par Esdras, ils n'ont pas cru devoir la même vénération aux ouvrages dont la composition ou la publication était postérieure à cette époque.

Comment auraient-ils pu douter du livre de Daniel, en voyant les éloges de ce prophète dans Ezéchiel, auteur contemporain? La connaissance profonde que Daniel avait de l'avenir, devait être déjà fort célèbre, quoiqu'il fut encore dans un âge peu avancé, puisqu'Ézéchiel, captif comme lui dans Babylone, ne craint pas de demander au roi de Tyr (1), en lui reprochant sa présomption, s'il se croit plus sage que Daniel, et s'il se flatte de pénétrer, comme ce prophète, dans les choses les plus cachées. Ce reproche ne fait-il pas une allusion manifeste à l'explication que Daniel avait donnée du songe prophétique de Nabuchodonosor sur la succession des empires? Ezéchiel, dans un autre chapitre, compare (2) l'innocence de Daniel à celle de Noé et de Job. Il détrompe les Juifs de leur vaine confiance dans l'intercession des saints qu'ils n'imitaient pas, et il leur déclare que quand Noé, Daniel et Job seraient rassemblés dans la même terre, leur justice personnelle les sauverait, mais ne détournerait pas la malédiction justement préparée aux habitants criminels de cette terre. Quelle était dès lors la réputation de Daniel associé pendant sa vie, et même dans sa jeunesse, à des hommes tels que Job et Noé? Et sur quoi cette réputation pouvait-elle être fondée, si ce n'est sur les preuves éclatantes qu'il avait déjà données de son commerce intime avec Dieu? Il faudra donc renvoyer jusqu'au temps des Machabées la composition du livre d'Ezéchiel, ou, pour mieux dire, de toutes les prophéties et de tous les livres canoniques des Juifs; opinion si absurde, qu'elle se détruit d'elle-même, et que personne n'a encore osé l'avancer.

Ce n'est pas tout : il faudra nier non seulement avec les Juifs et les protestants, que le premier livre des Machabées que nous lisons aujourd'hui soit un ouvrage canonique, mais que ce soit même une histoire contemporaine; ce qui n'a jamais été révoqué en doute. L'auteur de ce livre fait citer la prophétie de Daniel à Matthathias, le père des Machabées, et le généreux défenseur de la loi de Moïse contre les persécutions d'Antiochus (3). *Ananias, dit ce saint vieillard à ses enfants, Azarias et Misaël ont été délivrés par leur foi de la fournaise ardente où Nabuchodonosor les avait fait jeter. Daniel par son innocence a été préservé de la queue des lions.* Ces exemples, dans le discours de Matthathias, viennent à la suite d'autres traits de l'histoire juive, tirés de quelques livres antérieurs sans difficulté à l'époque dont il s'agit. Le livre de Daniel était donc aussi respecté parmi les Juifs, que le Pentateuque, que le livre de Josué, que

(1) Ezech. 28, 5.

(2) Ezech. 14.

(3) 1 Machab. 2, 59, 60.

ceux des rois, puisqu'on y choisissait également des exemples de la protection miraculeuse de Dieu sur ses serviteurs. La prophétie de Daniel est donc plus ancienne que la persécution d'Antiochus et que le temps des Machabées.

Mais d'ailleurs quelle apparence que cette prophétie ait jamais été supposée? Ne porte-t-elle pas tous les caractères d'un ouvrage fait dans le temps, où les événements qu'il raconte se sont passés. On y voit Daniel dans sa première jeunesse comblé par Nabuchodonosor de magnifiques présents, nommé gouverneur de toutes les provinces de l'empire, élevé au-dessus de tous les grands de l'état, introduit dans le palais et dans tous les conseils du roi; ses trois compagnons aussi jeunes que lui, préposés, comme il l'avait demandé, à l'administration des affaires de la province de Babylone. Ces faits ont été publics dans un vaste empire. Ils n'ont pu être supposés; et ce n'est pas sans doute ce que les incrédules contestent dans cette histoire. Mais qu'ils nous assignent une autre cause d'une élévation si extraordinaire, que celle même qui est rapportée dans Daniel. Un prince tel que Nabuchodonosor aurait-il choisi pour son premier ministre, avec une autorité si grande et des distinctions si marquées, un homme de cet âge, d'une nation odieuse et méprisée, s'il n'avait reconnu dans ce jeune Juif une intelligence plus qu'humaine par l'interprétation qu'il lui donna de son songe? Qui put ignorer dans Babylone un songe qui avait causé au roi de si vives inquiétudes, qui l'avait engagé à convoquer auprès de lui tous les devins et les mages dont cette ville était pleine, qui les avait mis dans un danger de mort, dont ils ne purent être garantis que par Daniel, l'unique interprète de ce songe mystérieux? L'élévation de Daniel ne fut pas plus connue dans tout l'empire chaldéen, que le principe même de cette élévation; et suivant toutes les règles de la critique, l'un de ces événements est inséparable de l'autre.

Que si l'on demande quelque chose de plus convaincant, on le trouvera dans les édités que Daniel transcrit en leur entier, et qui rendent témoignage à sa mission prophétique : édités répandus par ordre des souverains dans tous leurs états, consignés dans leurs archives, et qui par conséquent ne peuvent être l'ouvrage d'un imposteur. Nabuchodonosor, témoin du prodige opéré en faveur des trois jeunes compagnons de Daniel (1), prononce la peine de mort et la confiscation des biens contre quiconque de ses sujets blasphèmera le Dieu qu'ils adorent : et cette ordonnance n'est pas moins publique que celle qui avait enjoint l'adoration de la statue d'or. Le même prince, banni d'abord de la société des hommes et réduit à une condition des bêtes, rétabli ensuite sur le trône, annonce (2) à tous ses sujets, non-seulement cette révolution qu'ils n'ignoraient pas; mais le signe effrayant dont Dieu s'était servi pour l'en avertir, et l'explication que Daniel en avait donnée, en lui pré-

(1) Dan. 5, 96.

(2) Ibid. cap. 4.

disant les circonstances singulières de sa dégradation et de son rétablissement. Croit-on que Nabuchodonosor, ce prince altier et superbe, ait voulu faire honneur à Daniel d'une aventure si humiliante pour lui-même; que dans la vue de persuader à ses peuples qu'il avait un prophète pour ministre et pour favori, il se soit ravalé à leurs yeux jusqu'à leur déclarer dans un édit public, que le Dieu de Daniel l'avait puni par un abrutissement de sept années, dont il n'y a jamais eu d'exemple parmi les hommes? Ce fait était d'ailleurs d'une nature à ne pouvoir être supposé, s'il n'eût pas été véritable. Tout le monde savait dans l'empire Chaldéen, ce qu'était devenu le roi pendant sept ans, la vacance de son trône et la facilité avec laquelle il y était remonté. Quand Dieu exerce de pareils jugements sur un souverain, on ne doit pas être étonné qu'ils ait révélés auparavant à un de ses prophètes : et la prédiction de Daniel est moins incroyable que l'aventure de Nabuchodonosor, dont il n'est pas possible de douter.

Darius le Mède, ou Cyaxare, oncle et prédécesseur de Cyrus, n'eut pas moins de confiance en Daniel que les rois de Babylone, dont il avait renversé l'empire. Forcé par la jalousie de ses principaux officiers, de l'exposer aux lions (1), il vit avec autant de surprise que de joie, que ces cruels animaux avaient respecté son innocence. Il voulut lui-même en instruire tous ses sujets; et pour réparer l'impunité de son premier édit, qui défendait d'adresser des prières durant trente jours à aucune divinité, il ordonna par un second, que le Dieu de Daniel, seul éternel et tout-puissant, fût craint et révérencé dans tous ses états. Ces deux lois furent également publiques. L'une et l'autre attesta la sainteté d'un prophète si chéri du ciel. Après de telles époques, et cette multitude de monuments authentiques, qui osera soupçonner de supposition les prophéties de Daniel?

Je me suis étendu sur Daniel, parce qu'il est le seul des prophètes que Porphyre, ce subtil adversaire des chrétiens, ait cru pouvoir accuser de supposition. De plus, ces prophéties sont si évidentes, que leur date une fois établie, elles suffisent pour confondre les incrédules.

Je n'ignore pas que Spinoza, dans un ouvrage écrit contre la religion judaïque, dont il était déserteur, a fait le même reproche aux autres prophètes. Il a prétendu que leurs ouvrages n'étaient que des compilations indigestes, publiées long-temps après les événements qu'elles annoncent. M. Huet, dans sa démonstration évangélique, a réfuté en détail les objections de Spinoza sur chaque prophète. Je crois pouvoir renvoyer à cet ouvrage, ceux qui voudront connaître le mérite de ces objections. Ils les trouveront si faibles, qu'ils me sauraient gré de les avoir passées sous silence. Ce n'est pas tromper mes lecteurs que de leur épargner, sous la garantie d'un auteur comme M. Huet, l'ennuyeuse discussion de

(1) Dan. cap. 6.

toutes les minuties de grammaire et de critique employées par Spinoza contre les prophètes. Elles tombent même par cette unique réponse, que les prophéties ont une date certaine, soit par le nom de leurs auteurs qu'elles disent toutes, soit par le temps que la plupart indiquent, soit par la tradition du peuple Juif, qui remonte jusqu'à l'âge des prophètes, soit enfin par le canon hébreu des livres saints où elles sont toutes contenues, à l'exception de celle de Baruch que nous ne citerons pas, et que les copistes ont sans doute omise, parce qu'elle ne faisait qu'un seul et même livre avec la prophétie de Jérémie qu'elle suivait immédiatement.

Nous venons de voir que Dieu avait inspiré à plusieurs de ses prophètes la pensée d'écrire leurs prédictions pour en mieux fixer l'époque, et pour les conserver plus facilement à la postérité. Mais il se présentait un obstacle à l'exécution de ce projet. Les prophètes prédisaient ordinairement à leurs concitoyens de si tristes événements, ils joignaient à leurs prophéties de si fortes invectives contre les vices dominants; ils attaquaient avec tant de liberté les personnes les plus éminentes, qu'il n'était pas vraisemblable que leurs écrits pussent être conservés par les Juifs. Pour la sûreté d'un dépôt si précieux, il fallait que ceux mêmes qui étaient intéressés à le supprimer, y aperçussent un caractère de divinité qui les forçât à le respecter. Ce caractère fut l'accomplissement prochain et manifeste des oracles qui concernaient la destinée de leur propre nation et celle des peuples voisins.

Il s'élevait dans Juda ou dans Israël un prophète qui menaçait des vengeances divines les prévaricateurs de la loi. On méprisait d'abord ses menaces autant que ses leçons. Souvent même les rois, les grands et le peuple, fatigués de ses discours, indignés de son audace, l'accablaient d'outrages, le chargeaient de chaînes, le faisaient mourir dans les supplices. Les écrits d'un auteur qui avait été l'objet de la haine publique, semblaient devoir périr avec lui. Mais bientôt les prédictions renfermées dans ces écrits étaient vérifiées aux yeux de ses persécuteurs. Tout ce qu'il avait prédit contre Jérusalem ou contre Samarie, contre les villes des Philistins, contre Ninive, Damas, Tyr, Sidon, contre les Moabites, les Iduméens, les Ammonites, contre l'Égypte, contre Babylone, tout cela s'accomplissait sans qu'aucune de ses paroles fût démentie par l'événement. On ne pouvait plus alors douter de sa mission céleste ni de son inspiration prophétique. On rendait à sa mémoire les hommages qu'on avait refusés à sa personne. Ses écrits, déposés dans le temple ou insérés dans les registres publics, devenaient pour la nation des écrits sacrés qui la confirmaient dans l'attente des événements futurs, par l'accomplissement de ceux qu'elle avait vu arriver.

En effet, les livres prophétiques sont remplis de prédictions sur des événements peu éloignés du temps où vivaient les prophètes. Ni le royaume de Jérusalem

lem, ni celui de Samarie, ni tous les états, dont la Terre-Sainte était entourée, ou dont les intérêts se trouvaient mêlés avec ceux des Juifs, n'ont échappé à la lumière surnaturelle qui éclairait les prophètes. Ils ont annoncé le sort de toutes les nations et de toutes les villes que nous avons nommées plus haut, et ces prédictions ne tardaient pas à s'accomplir. Elles étaient nécessaires, pour assurer parmi les Juifs la durée des livres prophétiques. Elles l'étaient encore, pour concilier de l'autorité à d'autres prophéties plus importantes, l'objet principal du ministère des prophètes, mais qui, regardant le Messie et son Église, devaient s'accomplir en des temps beaucoup plus éloignés. Nous réservons l'examen de ces prophéties à la seconde partie de cet ouvrage. Mais pour nous attacher maintenant à la première raison, que les incrédules nous disent pourquoi des livres, qui, sous le nom de prophéties, ne débitaient, selon eux, que des mensonges, ont été si religieusement conservés par les Juifs.

Il n'était pas possible de leur en imposer sur l'accomplissement de ces prophéties. Il s'agissait d'abord d'eux-mêmes, et de leur propre destinée. Pouvait-on leur faire croire que des malheurs prédits fussent réels pour eux, tandis qu'ils ne les éprouvaient pas ? Il s'agissait ensuite de leurs voisins, de leurs alliés, de leurs ennemis. Était-il facile de leur donner le change sur des choses qui excitaient de si près et si vivement leur attention ? La plupart de ces prophéties sont obscures pour nous aujourd'hui. Trop de siècles se sont succédés depuis leur accomplissement. L'histoire ne nous fournit pas des éclaircissements, qui nous rapprochent en quelque sorte d'une antiquité si reculée. Mais alors les Juifs savaient parfaitement ce que nous ignorons. On ne leur aurait pas persuadé, quoi qu'en eussent pu dire Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, que la superbe ville de Tyr avait été prise, pillée, et démolie par Nabuchodonosor, ni que l'Égypte avait été ravagée par ce conquérant, si les événements n'avaient pas répondu aux prophéties. Il en était de même de ce que Nahum avait prédit sur Ninive, Abdias sur l'Idumée, Amos sur Damas, les cinq villes des Philistins, les pays d'Ammon et de Moab, et ainsi des autres. Les prédictions étaient trop récentes, les événements qu'elles annonçaient trop connus, pour qu'on ne sût pas d'abord à quoi s'en tenir sur leur conformité réciproque.

Il est donc évident que dans la supposition des incrédules, les Juifs ont dû être convaincus de la fausseté des prophéties. Si cela est, je demande encore une fois comment avec un nouveau motif de mépris les livres prophétiques, et d'en détester les auteurs, ils ont respecté les uns comme des envoyés de Dieu, et retenu les autres comme des livres inspirés. Ils ne liaient dans ces ouvrages que les satyres les plus offensantes pour leur nation. C'en était assez, pour en effacer jusqu'aux moindres vestiges. Mais, quand ils y voyaient de plus la mauvaise foi de ces faussaires, qui s'étaient élevés en prophètes, démas-

quée par des preuves aussi claires que le soleil, la Judée avait-elle assez de feux, pour réduire en cendre ce coupable recueil d'invectives et de menaces ? Le jugement contraire que les Juifs ont pu tirer des livres prophétiques détruit l'hypothèse des incrédules. Ceux-ci ne sont plus recevables à s'inscrire en faux contre des faits avérés par des témoignages contemporains. Il n'est plus permis aujourd'hui de rejeter des prophéties adoptées par un peuple entier, à qui elles devaient être suspectes, et qui a pu juger par ses propres yeux de la vérité de leur accomplissement.

Au reste, nous ne nous bornons pas à ce préjugé, qui, dans les règles de la bonne critique, forme une démonstration. Il est plusieurs de ces prophéties, dont l'accomplissement se prouve par l'histoire, et nous choisissons les plus éclatantes, pour achever de convaincre les incrédules par ce genre de prédictions.

Mais il faut auparavant répondre à une objection des incrédules contre les écrits des prophètes. Ils voudraient y trouver plus de clarté, de suite et de détail. Ils ne comprennent rien à des prédictions éparses qui ne sont liées ensemble ni par l'ordre des temps, ni par celui des matières ; qui, parlant d'un prince ou d'un héros, ne développent pas l'histoire entière de ses exploits ou de sa vie ; qui, annonçant un événement, n'en décrivent pas toutes les circonstances. Ils seraient contents si les prophètes semblaient aux historiens par l'exactitude et par la méthode, ne différeraient d'eux qu'en prédisant comme futur, ce que les autres racontent comme passé.

Telle est l'obstination de l'incrédulité. Elle demande toujours de nouvelles lumières. Celles qu'on lui présente ne suffisent pas pour l'éclairer. Ses yeux malades ne peuvent en soutenir l'éclat : et le désir chimérique d'une lumière plus vive est le prétexte spécieux de son aveuglement volontaire. A l'entendre, elle croirait la résurrection de Jésus-Christ, s'il était apparu non-seulement à ses disciples, mais à ses ennemis, mais à toute la ville de Jérusalem. Elle se rendrait de même aux prophéties, si elles étaient plus claires, plus suivies et plus circonstanciées. Mais a-t-elle droit de l'exiger ? Et doit-elle faire dépendre son acquiescement à des preuves concluantes d'une condition qui n'est ni nécessaire, ni convenable.

C'est d'abord ignorer la nature du style prophétique, que d'y chercher la même suite et la même liaison que dans le discours d'un historien. Celui-ci s'attache à l'ordre chronologique ; et il ne s'en écarte quelquefois, que pour ne pas dépasser trop souvent ses lecteurs, ou pour ne pas interrompre le fil d'une narration intéressante. C'est ce qui met dans son ouvrage une netteté qui soulage la mémoire et fixe l'attention. Mais autant que cette netteté plaît dans une histoire, autant serait-elle insupportable et languissante dans un livre prophétique. Le prophète, transporté par l'Esprit divin qui l'anime, ne s'assujétit ni à l'ordre des temps, ni à celui des matières. Il répète ce

qu'une voix intérieure dicte : et comme tous les siècles sont présents à l'Intelligence suprême qui lui révèle l'avenir, il passe sans intervalle d'un événement qu'il a prédit à un autre qui n'y a aucun rapport. Ce n'est pas à lui qu'on doit imputer l'apparente irrégularité de ses discours ; c'est à celui dont il est le juge à propos, la connaissance anticipée des choses futures.

Ce n'est pas qu'un prophète soit un énergumène, ni que l'inspiration céleste lui ravisse l'usage de sa liberté. Cette manie si parfaitement dépeinte par Virgile (1) est le partage des prophètes du paganisme. Il était digne du démon de porter le trouble et la fureur dans des âmes qui se livraient à lui. Il contrefaisait par les violentes convulsions de ses prêtres et de ses prêtresses l'enthousiasme des vrais prophètes ; et il entretenait par ce spectacle effrayant la superstition de ses adorateurs. Dieu n'agit pas ainsi sur une âme qu'il remplit d'une lumière prophétique. Il lui laisse la raison et la liberté, dans des prédictions qu'elle a reçues de lui dans sa création, et les traits les plus marqués de sa ressemblance avec lui. Mais si le prophète est toujours libre, en suivant l'inspiration divine, il ne dépend pas de lui de le prévenir. Il ne peut prédire que ce qui lui est révélé. Ambassadeur du premier et du plus grand de tous les êtres, il exécute ponctuellement ses ordres, en rendant aux hommes ses oracles, tels qu'il les lui a confiés ; et loin que le désordre qui règne dans ses prédictions, en rende la vérité douteuse, une précision trop étudiée serait au contraire un préjugé légitime contre une prophétie.

Indépendamment de cette opération de Dieu sur les prophètes, ne jugeons de leurs ouvrages que comme de ceux où l'imagination et le génie ont plus de part que le raisonnement et la méditation. L'Ode, par exemple, n'est pas susceptible de cette méthode didactique qui met chaque chose dans sa place naturelle, qui enchaîne ses pensées l'une à l'autre, et n'établit un nouveau sujet qu'après avoir épuisé celui qui le précède. Son vol est trop sublime et trop hardi, pour être si régulier et si compassé. Doit-on faire un crime aux prophètes d'avoir emprunté le style lyrique ? Quel autre convenait mieux à leur ministère ? Ils prédisaient l'avenir. Ils célébraient la majesté de Dieu. Ils repréaient les pécheurs. Ils déploraient les calamités publiques. Tout cela demande un genre d'écrire, qui réveille les esprits les plus insensibles, qui chauffe les cœurs les plus froids, qui épouvante les plus audacieux. Rien de plus capable de produire ces grands effets, que les fortes images et les saillies impétueuses du genre lyrique. Les prophètes l'ont reconnu, ou plutôt l'Esprit qui les animait leur a fait choisir un tour et des expressions conformes à ses vues. Il a mis en œuvre leurs talents

naturels ; et ajoutant au feu de leur génie un nouveau degré de chaleur, il a imprimé dans leurs écrits cette merveilleuse énergie, qui se fait encore sentir après tant de siècles, et dont les poètes lyriques de l'antiquité profane n'ont jamais approché.

Le style prophétique est donc incompatible avec la justesse et la simplicité nécessaires dans le discours d'un historien. Mais il y a une dernière raison qui a dû rendre les prophéties plus obscures et plus mystérieuses que des narrations historiques. Il ne convenait pas que les premières eussent une clarté qui devint un obstacle à leur accomplissement.

Dieu n'est pas obligé de multiplier les miracles ; il est même de sa grandeur et de sa sagesse de ne pas altérer sans nécessité le cours ordinaire des choses humaines, de mettre autant de douceur que d'efficacité dans les ressorts de sa providence. Il est manifeste qu'une prédiction aussi claire et aussi détaillée qu'une relation historique, ou ne serait jamais accomplie, ou ne pourrait l'être que par un miracle. Supposons que toutes les prophéties sur Jésus-Christ eussent été rassemblées dans un seul et même discours, et rangées selon l'ordre des temps ; qu'elles commençassent par sa naissance dans Bethléem avec les circonstances et les suites de cette naissance ; qu'elles continuassent par sa fuite en Égypte, son retour dans la Palestine, sa vie cachée jusqu'à l'âge de trente ans ; qu'elles décrivissent ensuite toute sa vie publique, ses miracles, ses prédications, ses voyages dans la Judée, ses combats contre une cabale puissante et jalouse ; qu'elles finissent par la perfidie d'un de ses disciples, par la lâcheté de tous les autres, par l'iniquité de ses juges, par sa mort sur une croix, et par sa résurrection glorieuse : supposons, dis-je, que tout cela eût été annoncé avec cette suite et ce détail, et de plus avec une telle clarté, qu'avant chaque action de Jésus-Christ, les Juifs n'eussent qu'à consulter son histoire prédite, pour savoir ce qu'il devait faire ; dans cette supposition, de pareilles prophéties ne pouvaient plus être humainement accomplies. Les Juifs si bien avertis ne pouvaient plus concourir par leur incrédulité à l'exécution des conseils éternels. Il fallait un de ces prodiges, qu'on ne doit attendre ni de la sainteté, ni de la bonté de Dieu, pour effacer à chaque instant, dans l'Esprit des Juifs, des notions si nettes et si précises ; ou, s'ils ne les perdaient pas, pour les faire agir volontairement contre les règles les plus communes de la prévoyance.

Il en est à peu près de même des autres prophéties. Leur trop grande évidence en eût rendu l'accomplissement impossible sans un miracle. Le libre arbitre, dans l'usage ordinaire que Dieu en laisse aux hommes, serait trop gêné par une connaissance si distincte de l'avenir. L'incertitude à cet égard leur est nécessaire, pour tenir dans leurs déterminations un juste milieu entre un excès de confiance et un excès de crainte et de presse.

Il est vrai que les prophéties doivent préparer les esprits jusqu'à un certain point à l'attente de leur

(1) Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum. Tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fugitque premeudo.
Virg. *Æneid.* 6.

accomplissement. Il est vrai aussi qu'elles doivent avoir une clarté suffisante, pour rendre inexcusables ceux qui méconnaissent cet accomplissement, quand il est arrivé. Ce double caractère se remarque dans les prophéties de l'ancien Testament et surtout dans celles du Messie, dont l'objection proposée nous oblige de parler ici par avance. Les Juifs, en lisant les anciens oracles, avaient conçu l'espérance d'un libérateur. Ils avaient même sur cet événement si désiré un signe que la plupart des prophéties ne donnent pas. C'était l'époque de la décadence de leur empire, après laquelle Jacob leur avait prédit que le Messie paraîtrait, et la date des semaines de Daniel, dont la fin approchait au temps de Jésus-Christ. Aussi attendaient-ils alors le Messie promis, et cette attente leur était commune avec les Samaritains qui n'admirent d'autres livres sacrés que ceux de Moïse. Il n'a tenu qu'à eux de reconnaître dans la personne de Jésus-Christ tous les autres traits du libérateur annoncé par tant de prédictions. Mais ces traits répandus en différentes prophéties, et souvent cachés sous des apparences plus conformes aux désirs de leur cœur, n'avaient pas assez attiré leur attention. Ils s'obstinèrent à les rejeter, lorsque Jésus-Christ les leur montra; et ils contribuèrent ainsi, sans le savoir, à vérifier les prophéties, puisque leur incrédulité était elle-même prédite.

Une distribution si exacte de lumière et d'obscurité est peut-être ce qu'il y a de plus admirable dans les prophéties. Un homme à qui Dieu aurait ouvert le livre de l'avenir, sans lui inspirer la manière dont il devrait prédire ce qu'il y aurait vu, parlerait trop ou trop peu. Il n'appartient qu'à ce même Esprit qui a éclairé les prophètes de dieter des oracles assez enveloppés, pour que leur exécution n'ait pas besoin d'un nouveau prodige; assez clairs néanmoins, pour que la vérité puisse en être aperçue, après l'événement, par tous les esprits attentifs.

CHAPITRE IV.

Prédictions des conquêtes de Cyrus et de la prise de Babylone.

Il est peu de héros dans l'histoire aussi célèbres que Cyrus. Il est peu de villes, ou peut-être n'en est-il point, qui aient égalé les merveilles de Babylone. Deux illustres écrivains de la Grèce, sans parler des autres plus récents ou moins estimés, ont parlé de ce héros et de cette ville: Hérodote et Xénophon. Tous les bons critiques conviennent que la narration de Xénophon est préférable à celle d'Hérodote; soit parce qu'elle est en elle-même plus vraisemblable et plus judicieuse; soit parce que l'auteur, homme de guerre et d'état, ayant vécu long-temps dans la Perse, où il prit part aux affaires les plus importantes, où il connut parfaitement un prince du sang et du nom de Cyrus, a dû être mieux instruit de l'histoire de ce conquérant, qu'Hérodote, justement soupçonné d'avoir cloïsi, parmi es différentes manières dont on racon-

taut de son propre aveu les exploits et la mort de Cyrus, celle qui était plus conforme à son goût pour le merveilleux, et au ressentiment des Grecs de l'Asie-Mineure contre la mémoire d'un roi qui les avait subjugués.

L'avantage qu'à la narration de Xénophon sur celle d'Hérodote, est un préjugé favorable pour les livres saints, qui se rapportent parfaitement, soit dans ce qu'ils prédisent, soit dans ce qu'ils racontent, à ce qu'écrivit le premier de ces historiens. Que les incrédules réforment par cet exemple leurs idées sur l'écriture. Qu'ils apprennent que plus on l'étudie avec le secours des bonnes lettres (on pourrait dire de même avec celui des sciences), plus on l'admire et on la révère.

Les auteurs profanes qui ont parlé de Cyrus, n'ont cherché le principe de ses conquêtes que dans une ambition et une ardeur pour la gloire secondées des plus heureux talents. Mais le prophète Isaïe porte ses vues plus loin. Instruit deux siècles avant la naissance de ce prince, et du nom qu'il devait porter, et du personnage éclatant qu'il serait dans le monde, il ne voit d'autre cause de ses victoires, que la protection toute-puissante de Dieu, d'autre motif de cette protection, que le dessein de le rendre le libérateur du peuple juif, et le restaurateur du temple de Jérusalem.

Je dis à Cyrus (1): Vous êtes le pasteur de mon troupeau, vous accomplirez toutes mes volontés. Je dis à Jérusalem: Vous serez rebâti; et au temple, vous serez rétabli. Tel est le langage que Dieu tient dans Isaïe. La ville et le temple existaient alors, non pas à la vérité dans la même splendeur que sous le règne de Salomon, mais pourtant dans un état qui ne laissait pas lieu d'appréhender leur ruine, ni d'annoncer leur rétablissement. Isaïe avait déjà prédit plusieurs fois les malheurs destinés à Jérusalem; et sa prophétie était surtout admirable en ce qu'elle prédisait ces malheurs, comme devant venir, non des Assyriens et des rois de Ninive, puissance la plus formidable alors pour les Israélites, mais de Babylone (2), dont l'empire était encore faible auprès de celui de Ninive, alliée même des rois de Juda, à qui elle avait envoyé des ambassadeurs et des présents, et qui ne paraissait pas devoir être jamais en guerre avec les Juifs. Isaïe ne se contenta pas de prédire la destruction de Jérusalem: il mêle les consolations aux menaces, les prospérités aux malheurs; et dans le temps qu'il introduit Dieu appelant Cyrus par son nom, et lui confiant de si loin la conduite de son troupeau, et l'exécution de ses volontés, il lui fait dire à Jérusalem: *Vous serez rebâti, et au temple, vous serez rétabli.*

N'est-il pas visible par l'union de ces deux prophéties, que Dieu n'appelle Cyrus, que pour être le pasteur de son troupeau, c'est-à-dire, le défenseur et le conducteur de son peuple, et que les volontés, dont il doit le rendre l'exécuteur, sont la réédification de Jérusalem sa ville chérie, et la reconstruction

(1) Isai. 44, 28.

(2) Isai. 59, 6, 7.

de son temple? Mais afin qu'on ne doute pas que les qualités héroïques qui ont brillé dans Cyrus, et les exploits qui ont immortalisé la gloire de ses armes, n'ont eu d'autre objet que l'accomplissement de ces desseins de Dieu, le prophète continue ainsi (1): *Voici ce que je dis, moi qui suis le Seigneur, à Cyrus mon Christ que j'ai pris par la main, pour lui assujettir les nations, pour mettre les rois en fuite devant lui, pour lui ouvrir les portes des villes, sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous. J'abaisserai les grands de la terre. Je romprai les portes d'airain, et je briserai les gonds de fer. Je vous donnerai les trésors cachés et les richesses enfouies, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur Dieu d'Israël, qui appelle votre nom. C'est pour Jacob mon serviteur et pour Israël mon peuple élu que je vous ai nommé si long-temps avant votre naissance. Vous me devez votre gloire, et vous ne m'avez pas connu. Je suis le Seigneur, et hors de moi il n'est point d'autre Dieu. Vous me devez votre force; et vous ne m'avez pas connu.*

C'est donc le Seigneur qui a voulu se servir de Cyrus pour l'affranchissement des Juifs, et pour le rétablissement de Jérusalem et de son temple. C'est lui qui, pour le rendre l'instrument d'une si noble entreprise, l'a conduit comme par la main sur le trône d'Orient. C'est lui qui a mis en fuite devant lui les rois de Babylone et de Lydie, et tons les princes ligés avec eux; qui lui a livré les richesses immenses de Crésus et de Balthazar; qui lui a ouvert les portes de toutes les villes qu'il a assiégées, et surtout celles de Babylone, qui paraissait imprenable. Il lui fallait cette dernière conquête, pour être en état de décider du sort des Juifs esclaves des Chaldéens, et de leur restituer les vases sacrés que les rois de Babylone avaient enlevés.

Josèphe (2) soutient que cet oracle d'Isaïe fut connu de Cyrus, et que ce prince, frappé de se voir si clairement dépeint dans une ancienne prophétie, accorda aux Juifs tout ce qu'ils lui demandèrent. Ce récit n'a rien que de vraisemblable. On ne peut guère douter que les Juifs n'aient été très-pressés de montrer à Cyrus son nom et ses exploits annoncés dans les livres de leur religion, et que cette lecture, en remplissant ce prince d'admiration, ne l'ait rendu favorable à une nation dépositaire d'un monument si glorieux pour lui. Mais, quand il n'aurait pas connu l'oracle d'Isaïe, il ne l'a pas moins accompli avec la plus grande évidence, soit par le nom qu'il a porté, et par ses prodigieuses conquêtes que l'histoire a tant célébrées, soit par la liberté qu'il rendit aux Juifs, et par la permission qu'il leur accorda de rebâtir le temple de Jérusalem.

Personne ne doute que la captivité des Juifs n'ait pris fin sous son règne et par ses ordres; et que les premiers d'entre eux, qui retournerent alors dans la Judée, n'aient commencé, en se bâtissant des

maisons pour eux-mêmes, par travailler à construire un nouveau temple. On trouve à la fin (1) des Paralipomènes et au (2) commencement du premier livre d'Esdras, l'édit de Cyrus portant permission de rebâtir le temple de Jérusalem, avec invitation aux Juifs de se rendre dans leur patrie, pour entreprendre ce grand ouvrage. Il déclare dans cet édit adressé à tous ses sujets, que c'est le Dieu du ciel qui lui a donné tous les royaumes de la terre, et qui lui a commandé de lui bâtir une maison dans Jérusalem, capitale de la Judée: nouvelle preuve, pour le dire en passant, qu'il a été instruit de l'oracle d'Isaïe. Cyrus ne se borna pas à cette permission; il y ajouta la restitution des vases de l'ancien temple conservés encore à Babylone, qu'il fit remettre à Zorobabel, prince de Juda, nommé Sathasbar par les Chaldéens.

Cet édit est une pièce trop importante pour avoir été supposée par Esdras. Il écrivait dans un temps où il eut été convaincu de faux par les Samaritains ennemis irréconciliables de sa nation, et par les Perses eux-mêmes, à qui elle demeura soumise jusqu'au temps d'Alexandre. Outre cette preuve démonstrative, nous voyons dans la même histoire qu'on s'assura par des recherches exactes de la réalité de cet édit de Cyrus. Les Samaritains (3) avaient surpris à la cour de Perse une défense de continuer l'ouvrage commencé à Jérusalem. Mais les Juifs l'ayant repris, sur les instances des prophètes Aggée et Zacharie, les commandants pour les rois de Perse dans les provinces au-delà de l'Euphrate écrivirent à Darius, fils d'Hystaspe, que ce peuple s'autorisait d'un rescrit publié la première année du règne de Cyrus à Babylone. Darius fit fouiller dans toutes les archives royales; et l'on trouva enfin cet édit de Cyrus dans la bibliothèque d'Ecbatane (4). Il était donc réel; et à moins qu'on ne veuille s'inscrire en faux contre les plus respectables de tous les titres, qui sont des archives royales, on doit convenir que Cyrus, en rendant hommage à la toute-puissance du Dieu des Juifs, délivra son peuple et ordonna que son temple fût rebâti: exemple imité et même surpassé par deux de ses successeurs, dont l'un, Darius, fils d'Hystaspe (5), voulut contribuer d'une partie de ses trésors aux frais de la construction du temple et à ceux des sacrifices qui s'y offraient; l'autre, Artaxerxès Longue-main, permit que (6) la ville de Jérusalem, qui n'était encore qu'un assemblage de maisons sans aucune défense, fût enceinte de murs et fermée par des portes.

Cyrus n'est prédit au moins avec cette clarté que dans ce seul endroit d'Isaïe. Il n'en est pas ainsi de la prise de Babylone, le plus illustre de ses exploits, et celui qui a préparé les voies à la délivrance du peuple Juif. Ce peuple avait été souvent menacé des maux que Babylone lui causerait. Mais

(1) 2 Paralip. 36, 22 et 35.

(2) 1 Esdr. 1, 1 et seq.

(3) 1 Esdr. 4.

(4) 1 Esdr. 6, 1, 2.

(5) 1 Esdr. 6, 8, 9.

(6) 2 Esdr. 2, 8.

(1) Isai. 45, 1 et seq.

(2) Joseph. Antiquit. Judaïc. lib. 11, chap. 1.

les mêmes prophètes qui avaient dénoncé aux Juifs leur captivité dans cette ville, avaient prédit sa ruine et en avaient marqué toutes les circonstances. Babylone leur est si odieuse, qu'ils ne se lassent point de la charger d'anathèmes et de malédictions. Mais surtout Isaïe et Jérémie ont vu dans un plus grand détail la manière dont elle serait subjuguée, et le profond abaissement où elle tomberait.

1° Ils ont connu ses vainqueurs. Jérémie ne les désigne d'abord que par leur situation septentrionale (1); bientôt après il les nomme (2), et dit nettement, comme Isaïe (3), que les rois Mèdes armeront contre Babylone leurs sujets et leurs alliés. Cette prédiction est exacte. Quoique Cyrus ait mené les Perses devant cette ville, quoiqu'il ait eu même le commandement général de l'armée qui l'assiégeait, la guerre se faisait au nom du roi de Médie. Les Perses, inférieurs en nombre aux Mèdes, quoique plus braves et mieux disciplinés, n'étaient qu'auxiliaires dans l'armée; et Cyrus, à qui Cyaxare, son oncle, en avait délégué le commandement, paraissait n'agir que sous son autorité. Cependant cette circonstance de la jonction des Perses avec les Mèdes n'a pas été ignorée d'Isaïe; et Cyrus a eu trop de part à la prise de Babylone, pour être oublié dans la description prophétique de cet événement. Isaïe n'a pas plutôt annoncé au chapitre 21 la triste nouvelle dont il est porteur contre Babylone, qu'il s'écrie (4): *Marche, prince des Elamites* (c'est le nom des Perses); *et toi, Mède, forme le siège*. La sentinelle, qui doit tout observer dans le moment que Babylone est prise, découvre deux cavaliers montés, l'un sur un chameau, l'autre sur un âne. Après ce que l'on vient d'entendre, il est facile de reconnaître dans ces deux cavaliers, dont les montures sont si différentes, les Mèdes, nation puissante et magnifique, et les Perses, peuple obscur jusqu'alors, accoutumé à une vie laborieuse et frugale.

2° Les prophètes semblent avoir assisté en esprit à ce superbe repas que Balthazar donna dans son palais la nuit même que Babylone fut prise. Jérémie (5) voit tous les grands de la Chaldée plongés dans l'ivresse, et ne se réveillant de cet assoupissement que pour s'endormir du sommeil éternel de la mort. Et afin qu'on ne prenne pas ces expressions dans le sens métaphorique de la surprise et de l'étourdissement, Isaïe fait entendre les mêmes paroles qui furent dites à Balthazar, pour le rassurer au milieu de ce repas. La joie en avait été troublée par le terrible (6) phénomène d'une main écrivant sur le mur de la salle du festin des paroles que les plus savants magiciens n'avaient pu ni lire ni expliquer. L'interprétation de

(1) Ascendit contra eam gens ab Aquilone, que ponet terram ejus in solidum. . . . Ecce ego suscitabo et adducam in Babylonem congregationem gentium magnarum de terra Aquilonis. *Jerem.* 50, 5, 9.

(2) *Ibid.* 51, 11, 27, 28.

(3) *Isai.* 13, 17.

(4) Ascende. Adam; obside, Mede. *Isai.* 21, 2.

(5) *Jerem.* 51, 39, 57.

(6) *Dan.* 5, 5.

Daniel avait redoublé l'épouvante. Mais on ne tarda pas à bannir ces lugubres idées. Le roi et ses courtisans se flattèrent, ou que la prophétie n'était qu'une menace susceptible d'adoucissement, ou que son exécution était éloignée. Ordonnez, dit-on à Balthazar, que la table soit servie de nouveau. *Mangeons et buvons* (1) comme auparavant. On cherchait à lui plaire, en le dissipant; et l'on croyait mettre sa couronne et sa vie en sûreté par les précautions qu'on lui suggérait. Ainsi ce roi impie (2), comme l'appelle Xénophon se précipita lui-même dans le piège dont on l'avait averti. Mais sa perte était résolue; et l'aveuglement qui devait la précéder avait été prédit.

3° Les prophètes ont su que Babylone ne serait pas emportée d'assaut ou rendue par capitulation, mais qu'elle serait surprise (3). En effet, la force ouverte eût été inutilement employée contre une ville d'une étendue immense, dont les murailles étaient d'une hauteur et d'une solidité à peine croyables, défendue par des armées entières. En vain aurait-on entrepris de l'assommer de toutes sortes de munitions pour vingt ans. La disette se serait plutôt fait sentir dans le camp des assiégeants que dans la ville. C'est ce qui lui inspirait cette fierté dont parlent les prophètes (4); et les historiens nous marquent que les assiégés du haut de leurs murailles insultaient l'armée de Cyrus. Cet habit conquérant recourait à la seule voie qui pût le rendre maître d'une place si forte; et ce qu'il y a de plus admirable, le stratagème singulier dont il se servit a été distinctement prédit par les prophètes.

4° Ils ont assuré que le lit du fleuve qui traversait Babylone (c'était l'Euphrate) serait mis à sec; qu'à la faveur de ce dessèchement les ennemis pénétreraient dans la ville par les deux extrémités; que le roi enfermé dans son palais recevrait courriers sur courriers, qui viendraient lui apprendre que tout est perdu. Isaïe (5) et Jérémie (6) parlent l'un et l'autre de ce dessèchement de l'Euphrate. Mais le second est le plus exprès et le plus circonstancié dans la prophétie que je cite (7). C'est mot à mot ce que l'histoire nous apprend de la manière dont Babylone fut prise. Cyrus, dans le dessein de détourner le cours de l'Euphrate, avait fait creuser des canaux au-dessus et au-dessous de la ville. Quand le moment d'exécuter

(1) *Pone mensam. Contemplare in speculâ come dentes et bibentes. Is.* 21, 5.

(2) *Cyrop.* lib. 7.

(3) Veniet super te malum, et nescies ortum ejus. . . . Veniet super te repentis miseria, quam nescies. *Isai.* 47, 11.

(4) *Ilaqueavi te, et capta es, Babylone. . . . nescies. Inventa es et apprehensa. Jerem.* 50, 24.

(5) *Isai.* *ibid.*

(6) *Isai.* 44, 27.

(7) *Jerem.* 50, 58, 51, 56.

(8) *Currens obviam currenti veniet, et nuntius obvium nuntianti, ut annuntiet regi Babylonis quia capta est civitas ejus à summo usque ad summum, et vada præoccupata sunt, et paludes incense sunt igni, et viri bellatores conturbati sunt. Jerem.* 51, 31, 32.

son projet fut arrivé, instruit que les Babyloniens célébraient une fête, où ils se livraient à tous les excès de l'intempérance et de la débauche, il fait entrer les eaux de l'Euphrate dans les canaux qu'il leur avait préparés. Le lit desséché du fleuve offre à ses troupes une route sûre et facile. Elles brûlent les joncs qui embarrassaient leur passage, et entrent sans être aperçues dans une ville où elles ne trouvent aucune résistance. Les mêmes prophètes ont encore prédit (1), conformément au témoignage des historiens, l'horrible carnage que les Mèdes et les Perses firent dans Babylone. Le roi lui-même fut massacré au milieu de ses officiers et de ses gardes, et son cadavre demeura confondu dans la foule des morts (2).

5° Enfin les prophètes ont prédit l'état d'humiliation, ou pour mieux dire d'ancanissement où Babylone serait réduite, après que l'empire lui aurait été arraché. Ils ont annoncé (3) qu'elle subirait le même sort que Sodome et Gomorre, qu'elle serait détruite jusqu'aux fondements, qu'elle ne serait plus rebâtie, qu'ayant cessé d'être habitée par des hommes, elle ne serait plus l'asile que des oiseaux nocturnes et des bêtes sauvages et venimeuses. Tout cela s'est vérifié de point en point. On peut voir dans le commentaire (4) sur Isaïe attribué à M. Duguet, et dont M. Rollin a donné un extrait dans son Histoire (5) ancienne, lorsqu'il n'était encore que manuscrit, on peut voir, dis-je, dans cet ouvrage par quels degrés cette prophétie est parvenue à son dernier accomplissement; comment Babylone a d'abord perdu la qualité de ville royale, comment elle fut ensuite dépeuplée; comment, après avoir été un parc pour la chasse, tandis que l'enceinte de ses murs subsistait encore, elle devint, par la ruine de cette enceinte et le changement du cours de l'Euphrate, un affreux marais dont les serpents et les scorpions défendaient les approches aux voyageurs; comment enfin toutes les traces de cette ville infortunée furent si parfaitement effacées, que les plus habiles géographes ignorent aujourd'hui son ancienne situation.

Ce serait peu d'admirer dans cette multitude d'oracles si précis et si détaillés l'infaillible vérité de la présence divine. Les incrédules, qui ne peuvent l'y reconnaître; s'il leur reste de la raison et de la bonne foi, doivent s'élever plus haut. On les invite à lire eux-mêmes ces prophéties, dont on ne leur a présenté que les principaux traits. Ils trouveront dans les arrêts que Dieu prononce contre Babylone par la bouche de ses prophètes, une force, une élévation, une majesté, qui déclent le Juge suprême des hommes et le maître absolu de la nature. Dieu seul a pu inspirer un langage si digne de lui. Mais il agit avec plus

(1) *Isai.* 13, *Jerem.* 50, 51.

(2) *Jerem.* 50, 32. *Isai.* 44, 19.

(3) *Isai.* 13, 19, 20, 21; *id.* 44, 25. *Jerem.* 50, 43, 39, 40; *id.* 51, 25, 26, 37, 45, 58.

(4) *Tom.* 2, pages 500-510.

(5) *Tom.* 2, pages 254-262.

de grandeur encore qu'il ne parle; et si la manière dont il exprime ses arrêts force les incrédules à la respecter, combien doivent-ils craindre et adorer sa justice qui le forme, et sa toute-puissance qui les exécute?

CHAPITRE V.

Prédications de Daniel sur les rois de Perse et sur Alexandre.

Plus les événements prédits se rapprochent des temps connus par l'histoire profane, plus les prophéties deviennent claires. Nous n'avons plus besoin de chercher des preuves à la vérité de leur accomplissement. Quelque fortes que soient ces preuves, il est encore plus simple et plus lumineux de montrer des événements que personne ne conteste, annoncés dans des prophéties qui leur sont manifestement antérieures.

C'est ce qu'on va voir dans celles de Daniel. Nous avons déjà justifié leur date contre les calomnies de Porphyre. Le retranchement où il a cru se mettre en sûreté est enlevé aux incrédules qui auraient voulu s'y réfugier après lui. Il leur deviendrait d'ailleurs inutile, puisque les prédictions de Daniel descendent beaucoup au-dessous de l'époque marquée par Porphyre, pour la prétendue supposition de ce livre. Ils sont donc vaincus par ces prédictions; et l'avenue leur déliait serait plus salutaire et plus honorable pour eux, qu'une vaine et criminelle résistance.

Les prophéties de Daniel ont un degré d'évidence qui n'est pas dans les oracles des autres prophètes. Son style n'est ni sententieux, ni coupé, ni véniement comme le leur. On n'y voit pas de ces figures hardies qui interrompent le fil du discours, et, en y mettant plus d'âme et d'intérêt, y jettent une espèce d'obscurité. Dieu n'y prend pas la parole. Si des interlocuteurs différents paraissent quelquefois sur la scène, ils sont nommés; et l'on est averti, quand chacun d'eux commence, et quand il achève son discours. Des événements futurs n'y sont pas exposés comme s'ils étaient ou présents ou passés. Ce sont des songes que le prophète devine, et qu'il interprète. Ce sont des lettres inconnues qu'il déchiffre. Ce sont des visions qu'il a, dont un ange lui dévoile tout le mystère. Il ne débute point par un événement ou par un personnage figuratif, pour finir par la vérité figurée. Chacune de ces prédictions a son objet distinct et séparé. La plupart ne marquent, dans les tableaux qu'elles présentent, que les grands traits qui se font d'abord connaître aux yeux les moins attentifs. Mais il y en a une sur les rois d'Egypte et de Syrie, qui entre dans une suite de détails qu'on ne trouve dans aucun prophète; et si elle est alors plus énigmatique, c'est qu'il fallait bien qu'elle conservât le caractère qui distingue essentiellement une prophétie d'une narration historique.

Ainsi Dieu, qui, en destinant Daniel à occuper dans la cour et dans l'empire des princes les emplois les plus distingués, a voulu mettre cette différence entre sa manière de vivre et celle des autres prophètes, lui

a également inspiré un genre d'écrire différent du leur. Il lui avait donné la plus haute considération parmi les idolâtres par l'interprétation des deux songes de Nabuchodonosor, par le miracle opéré en faveur de ses trois compagnons, par l'explication des paroles écrites durant le festin de Balthazar, par sa délivrance miraculeuse de la fosse aux lions. Il communiqua encore à cet homme si accrédité dans le monde une connaissance plus nette et plus circonstanciée des événements qui doivent changer la face de l'univers, afin que la réputation et la dignité de l'auteur rendant son ouvrage plus célèbre dès sa naissance, on pût moins douter de la puissance souveraine du Dieu qui gouverne tout, et de sa science infinie qui embrasse tous les siècles.

Nous n'observerons pas à l'égard des prophéties de Daniel le rang qu'elles tiennent dans son livre. Il n'est conforme ni à l'ordre des temps, ni à celui des matières. Nous ne travaillerons pas non plus à rendre à chacune d'elles sa véritable place, suivant la chronologie. Ce travail serait facile. Daniel nous avertit lui-même du temps où il a eu ses différentes révélations. Mais il ne s'agit plus d'en fixer la date constatée par cette exactitude. Il nous suffit que Daniel soit indubitablement l'auteur des prophéties, qui portent son nom. Nous commencerons par celles qui ont été le plus tôt accomplies après la mort du prophète; et nous continuerons, en suivant toujours l'ordre de leur accomplissement.

La première qui s'offre à nous selon cet arrangement est celle qui regarde Xerxès et la guerre qu'il fit aux Grecs. *Je vous annoncerai la vérité (1), dit l'ange à Daniel : Trois rois régneront encore dans la Perse, et le quatrième aura des trésors immenses et des troupes innombrables. Fier de ses richesses et de sa puissance, il animera tous les peuples contre la Grèce. Xerxès ne pouvait être plus clairement désigné. Cyrus, qui régnait (2) dans le temps de cette prophétie, paraît ne devoir pas être compté dans le nombre dont elle parle (3). Il y aura encore, dit-elle, trois rois dans la Perse, et le quatrième, etc. Ces trois rois sont Cambyse, fils de Cyrus; le mage Oropaste, qui prit le nom de Smerdis; Darius fils d'Hystaspes. Xerxès, son fils, est le quatrième. Que si l'on veut compter Cyrus, il faudra dire que le prophète a parlé le faux Smerdis, usurpateur et traité comme tel par les Perses; et Xerxès sera toujours le quatrième.*

A ce premier trait qui caractérise si bien ce prince, le prophète joint ses immenses richesses. On sait que sous son règne le luxe et le faste asiatique furent portés à leur comble, et que les derniers restes de l'ancienne simplicité des Perses furent abolis. Ces richesses le mirent en état d'équiper ce nombre infini de vaisseaux qui couvraient la surface des mers, et

(1) Dan. 11, 2.

(2) Anno tertio Cyri regis Persarum verbum revelatum est Danieli. *Ibid.* 10, 1.

(3) Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside, et quartus. *Dan.* 11, 2.

de lever cette multitude prodigieuse de soldats, à qui les fleuves entiers fournissaient à peine assez d'eau pour leurs besoins. C'est contre la Grèce qu'il réunit toutes ces forces; et pour mieux accomplir cette prophétie de Daniel, pendant qu'il marchait lui-même à la tête des peuples orientaux ses sujets, il fit attaquer par les Carthaginois ses alliés, maîtres d'une partie de l'Afrique et de l'Occident, les nations grecques qui étaient dans la Sicile et dans l'Italie.

Il n'est pas nécessaire de demander ici pourquoi, de tous les rois de Perse, Xerxès est le seul compris dans cette prédiction. Saint Jérôme remarque avec raison que le dessein du Saint-Esprit n'a pas été de nous tracer par anticipation l'histoire de l'empire des Perses. Ce qu'il lui a plu d'en révéler à Daniel doit nous convaincre qu'elle lui était dès lors présente dans toute son étendue. Si cependant les conjectures nous sont permises dans une matière où nous devons mettre des bornes étroites à notre curiosité, on peut dire que la haine qui dura si long temps entre les Perses et les Grecs, ayant éclaté pour la première fois sous le règne de Xerxès, il était naturel de parler de ce prince dans une prophétie qui devait annoncer la fin que les victoires d'Alexandre mirent aux guerres de ces deux nations.

On lit effectivement ces paroles après celles que nous venons de citer (1) : *Il s'élèvera un roi fort et vaillant qui commandera avec une grande puissance et fera ce qui lui plaira. Le courage d'Alexandre, ses conquêtes, son humeur fière et impérieuse sont marqués par ces paroles. Il est encore mieux dépeint par celles qui suivent (2) : Lorsqu'il sera le plus affermi, son empire sera brisé, et il se partagera vers les quatre vents du ciel. Il ne sera pas transmis à sa postérité, et n'égale pas la puissance qu'il aura eue sous ce premier roi. Car son royaume sera déchiré, et passera à d'autres princes étrangers, outre ces quatre plus puissants.*

Quand Daniel aurait vécu du temps d'Alexandre, et qu'il eût été témoin des événements qui suivirent sa mort, aurait-il pu s'exprimer avec plus de justesse et de vérité. Le nom d'Alexandre était devenu formidable à toute la terre. Son empire paraissait affermi sur des fondements inébranlables. C'est alors que le prophète prédit qu'il sera brisé, mais d'une manière bien différente des empires qui l'avaient précédé. Les Perses, les Médés, les Assyriens, les Egyptiens, ne se relèveront pas de leurs chutes. Une nouvelle nation ne prendra pas encore la place de celle qui a subjugué toutes celles-là. L'empire demeurera aux Grecs. Mais des débris de celui d'Alexandre, il s'en formera quatre vers les quatre vents du ciel : savoir, celui de Thrace et de Bithynie vers l'orient, celui de Macédoine vers l'occident, celui de Syrie vers le nord, celui d'Egypte vers le midi. Ces quatre empires seront inférieurs en puissance à celui d'Alexandre, qui les réunissait tous, et qui régnait d'ailleurs avec plus de

(1) Dan. 11, 5.

(2) Daniel 11, 4.

gloire et d'autorité, que ne firent après lui les rois de sa nation. Quelque respect néanmoins qu'on eût pour sa mémoire, ses enfants ne lui succédèrent pas. Philippe ou Artide son frère, prince imbécille et fantôme de roi, périt bientôt d'une mort violente. Cléopâtre, sa sœur, Alexandre et Hercule, ses deux fils, eurent le même sort. Cassandre, roi de Macédoine; Séleucus, roi de Syrie; Ptolomée, roi d'Egypte; Lysimaque, roi de Thrace et de Bithynie, n'étaient que ses capitaines. D'autres princes également étrangers à sa famille, tels que les fondateurs des royaumes de Pergame, de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, partagèrent ses dépouilles : et Daniel a vu les principaux événements que devait produire l'ouverture de sa succession.

Ce n'est pas la seule prophétie qu'il ait faite sur Alexandre. Il ne parle dans celle-ci de sa valeur et de ses victoires qu'en termes généraux. Dans un autre chapitre, il s'en explique plus en détail, et avec une telle clarté, qu'on ne doit pas être surpris, que cette prophétie ait concilié aux Juifs selon le rapport de Joseph l'amitié et la faveur d'Alexandre.

Je levai les yeux (1), dit le prophète, et je vis un bélier qui se tenait devant le marais (2), ayant les cornes élevées. L'une l'était plus que l'autre et allait en croissant. Je vis ensuite que ce bélier donnait des coups de corne contre l'occident, contre l'aiglon et contre le midi. Et toutes les bêtes ne lui pouvaient résister ni se délivrer de sa puissance. Il fit tout ce qu'il voulait, et devint fort puissant. Je considérais attentivement, et voilà qu'un bouc venait de l'occident sur la face de toute la terre, et il ne la touchait pas. Ce bouc avait une corne fort grande entre les yeux. Il vint jusqu'au bélier, qui avait des cornes, que j'avais vu qui se tenait devant la porte; et s'élançant avec impétuosité, il courut à lui de toute sa force. S'étant approché du bélier, il l'attaqua avec furie, et le perça de coups. Il lui rompit ses deux cornes, et le bélier ne pouvait lui résister. L'ayant jeté par terre, il le foula aux pieds, et personne ne pouvait délivrer le bélier de sa puissance. Le bouc devint ensuite extraordinairement grand; et ayant crié, sa grande corne se rompit, et il se forma quatre cornes au dessous, vers les quatre vents du ciel.

Quand Daniel ne nous aurait pas donné lui-même la clé de cette prophétie, il n'est personne qui n'en découvrit d'abord la signification et l'objet. Qui ne reconnaît sous l'image du bélier à deux cornes la monarchie composée des deux nations, les Médés et les Perses? L'une des deux cornes est plus grande que l'autre, et va toujours en croissant. Les Perses, moins connus d'abord et moins puissants que les Médés, acquirent bientôt par leur valeur et par les qualités héroïques de Cyrus leur roi, une prééminence qui étouffa la gloire de leurs alliés, et confondit les deux nations dans une seule, dont le nom demeura à la monarchie. Ce bélier donne des coups de corne contre l'occident, contre l'aiglon et contre le midi : et de tous ces co-

tés il n'est point de bête dont il ne triomphe. Qu'on examine la situation des pays conquis par Cyrus et ses successeurs. On les trouvera ou à l'occident de la Perse et de la Médie, comme l'Asie mineure et la Lydie, ou au nord comme la Colchide et le Pont, ou au midi comme l'Egypte, la Libye, et l'Ethiopie.

Jusqu'à le bélier fait tout ce qui lui plaît et sa puissance n'a point d'égal. Tout à coup vient du côté de l'occident un bouc qui parcourt la terre et ne la touche pas. Il n'a qu'une grande corne entre les yeux. Qui n'aperçoit dans cette corne unique et dans cette marche si rapide, Alexandre partant des côtes de la Grèce, dont tous les peuples le reconnaissent ou pour leur roi ou pour leur général, passant d'occident en orient, et employant presque aussi peu de temps à soumettre des régions immenses qu'à les parcourir? Le bouc s'élanche avec impétuosité et court de toute sa force vers le bélier. Dès qu'il en est proche, sa fureur redouble. Il se jette sur lui, le perce de coups, brise ses deux cornes, le foule aux pieds, et ne le quitte pas, qu'il ne l'ait écrasé et mis en pièces.

Alexandre après le passage du Granique s'avance sans perdre un moment vers les défilés des montagnes par où Darius pouvait lui fermer le passage de l'Asie. Il le joint après d'Issus, met son armée en fuite, n'écoute aucune proposition de paix et ne veut achever la guerre que par une bataille décisive. Il la donne enfin dans les plaines d'Arbelles. Elle est suivie de la mort de Darius; et par cette victoire, il renverse de fond en comble l'empire des Médés et des Perses. Le bouc devient alors extraordinairement puissant. Car Alexandre joint à ce qu'il possédait dans la Grèce, et à ce qu'il avait conquis sur Darius, d'autres pays qu'il subjuga ensuite, et qui n'étaient pas sous la domination des Perses.

Dans ce haut degré d'une force et d'une grandeur sans exemple, le bouc perd sa grande corne, et il s'en forme quatre autres au dessous, vers les quatre vents du ciel. Alexandre meurt au comble de la gloire et de la puissance. La monarchie des Grecs qu'il avait formée, se divise en quatre royaumes moindres que le sien. Antipatre et Cassandre son fils règnent à l'occident dans la Macédoine; Lysimaque à l'orient dans la Thrace, la Bithynie et une partie de l'Asie mineure; Séleucus au nord dans la Syrie; Ptolomée au midi dans l'Egypte et dans la Libye.

Cette explication est si naturelle, si conforme au texte et en même temps à l'histoire, que nous n'avions pas besoin que le prophète prit soin de nous développer le sens de sa vision. Cependant, pour ne laisser aucun doute dans notre esprit, il nous déclare ce qu'elle représentait. *Le bélier (1), lui dit un ange, que vous avez vu, qui avait des cornes, est le roi des Médés et des Perses. Le bouc est le roi des Grecs; et la grande corne qu'il avait entre les yeux est le premier de leurs rois. Les quatre cornes qui se sont élevées, après que la première a été rompue, sont les quatre rois*

(1) Dan. 8, 20, 21, 22

(1) Dan. 8, 5 et seq.

(2) Sur le bord duquel était Daniel.

qui s'élèveront de sa nation, mais non avec sa force et sa puissance. Je ne sais plus ce qu'on peut appeler démonstration, si une telle prophétie n'en est pas une : et si les incroyables n'en sentent pas toute la force ou s'ils ne l'avouent pas, il ne faut plus espérer que la raison ait quelques droits sur leur esprit, ou que la vérité trouve place dans leurs discours.

Peut-être semblera-t-il étrange que des empires, tels que ceux des Perses et des Grecs aient été représentés à Daniel sous d'aussi faibles figures ; qu'Alexandre surtout, ce vainqueur de tant de peuples, et le plus intrépide des guerriers, ne soit dans le langage du prophète qu'un vil et méprisable animal. Il n'en est pas moins vrai que ce langage, qui révolte nos préjugés, est celui du Saint-Esprit. Les combats d'Alexandre contre les Perses, ses conquêtes, sa mort, la division de son empire sont prédites en termes exprès. S'il pouvait rester quelque incertitude dans l'énigme du bœuf et du bouc, le prophète l'a dissipée, en nommant les personnages que cette énigme désignait. Il est inutile après cela d'examiner, pourquoi elle a été préférée à toute autre. Dieu l'a choisie, l'a expliquée lui-même, et a donné dans cette explication la plus claire de toutes les prophéties. Voilà où, nos doutes doivent s'évanouir, et ce qu'il y a de plus intéressant pour nous dans cette vision de Daniel.

Toutefois il n'est pas difficile de pénétrer les raisons d'un langage si peu conforme aux opinions populaires. Dieu a voulu montrer par des images sensibles la fausseté de ses opinions. Il dépouille de leur prétendue force ces conquérants si fiers et si heureux dans leurs entreprises. Les hommes admirent et redoutent en eux une puissance qui est aux yeux de Dieu une véritable faiblesse. Il se plaît quelquefois à représenter leurs plus brillants exploits comme des coups de corne de ces animaux qui n'ont rien de remarquable par leur force ; d'autres fois, et nous le verrons bientôt, il les dépeint sous des formes plus terribles. Il fait voir alors à ses prophètes, des lions, des ours, des léopards ; mais c'est plutôt pour marquer l'avidité des conquérants et leur humeur sanguinaire, que pour donner une idée de leur force. De quelque manière qu'il les figure, ils ne paraissent jamais que comme des bêtes emportées par un aveugle instinct, tantôt frappant des cornes et des pieds, tantôt déclarant avec les griffes et les dents, toujours furieuses, toujours insatiables, toujours dignes d'horreur.

CHAPITRE VI.

Prédications de Daniel sur les rois d'Egypte et de Syrie, et principalement sur Antiochus Epiphane.

Nous avons vu dans le chapitre précédent les prophéties de Daniel sur les victoires, sur la mort d'Alexandre, et sur le partage de sa succession en quatre empires principaux. Deux de ces empires, celui de l'Asie mineure bientôt affaibli et démembré, celui de Macédoine qui se soutint plus long-temps, n'eurent rien à démêler avec les Juifs. C'est pourquoi le pro-

phète, content d'avoir annoncé la formation de ces empires, tourne ensuite ses regards vers ceux d'Egypte et de Syrie, dont la durée fut plus longue, et la destinée plus intéressante pour les Juifs. Il s'en occupe depuis le verset 5 du chapitre onzième jusqu'à la fin du même chapitre ; et l'on ne doit pas être surpris que, parmi tous les rois qu'il y dépeint, il trace avec plus d'étendue le portrait d'Antiochus Epiphane, l'ennemi le plus implacable des Juifs et le persécuteur de leur religion.

S'il décrit, avant que de venir à ce prince, quelques événements particuliers arrivés dans l'Egypte et dans la Syrie, qu'on ne demande pas la raison de ce choix, ni du silence qu'il garde sur d'autres événements. On aurait tort d'attendre d'un prophète une histoire complète et suivie. La partie de l'avenir qu'il plaît à Dieu de lui dévoiler, ou qu'il lui permet de prédire, suffit pour la preuve de sa mission prophétique et pour la conviction des incroyables. Mais il est remarquable que ces événements, choisis pour être la matière des prédictions de Daniel, ont un caractère de singularité, qui les rendait plus inaccessibles que beaucoup d'autres aux conjectures et aux prévisions humaines.

Daniel avait dit, ainsi que je l'ai déjà observé, que le royaume d'Alexandre (1) serait divisé vers les quatre vents du ciel ; et laissant les deux empires, qui étaient à l'orient et à l'occident, il ne parle plus que de celui d'Egypte situé au midi de la Palestine, et de celui de Syrie au nord du même pays. Le roi du midi dans son langage est donc le roi d'Egypte, et le roi du nord est celui de Syrie. C'est sous ces noms qu'il va nous les représenter.

Il commence par le roi du midi, et il déclare (2) qu'il se fortifiera. L'un de ses princes, ajoute-t-il, sera plus puissant que lui, et il dominera sur beaucoup de pays. Car son empire sera fort étendu. On voit d'abord sous le nom du roi du midi Ptolomée Soter, l'un des capitaines d'Alexandre qui fonda en Egypte l'empire des Lagides, appelés ainsi du nom de Lagos père de Ptolomée. Daniel prédit qu'il se fortifiera. Tout ce que l'histoire nous apprend des conquêtes de ce prince vérifie cette prédiction. Il possédait, outre l'Egypte, ce pays si riche et si fertile, la Libye, la Cyrénaïque, l'Arabie, la Palestine, la Césyrie, une partie des provinces maritimes de l'Asie mineure, l'île de Chypre, quelques îles de la mer Egée, et quelques villes même dans le continent de la Grèce, comme Sicyone et Corinthe.

Le prophète continue en assurant que l'un de ses princes sera plus puissant que lui. S. Jérôme applique ces paroles à Ptolomée Philadelphe, second roi d'Egypte, dont la puissance, dit-il, fut supérieure à celle de son père le premier Ptolomée. Pour le prouver, il fait l'énumération de la quantité prodigieuse de troupes, d'éléphants, de vaisseaux, qu'avait Philadelphe, et de ses immenses richesses. Mais outre que les termes

(1) Dividetur in quatuor ventos cœli. Dan. 11. 4
(2) Dan. 11. 3.

dont se sert le prophète, désignent plutôt une grande étendue de pays que des forces et des trésors (1), le verset suivant annonce une comparaison déjà faite entre deux princes, qui ont des empires différents. Quelques années après, ils s'allieront ensemble. De là il résulte que l'un de ses princes, c'est-à-dire l'un des généraux et des successeurs d'Alexandre, dont il était parlé au verset précédent, est Séleucus Nicator : roi du septentrion et fondateur de l'empire de Syrie, dont les souverains issus de son sang ont été nommés Séleucides. Les pays soumis aux lois de Séleucus, à qui ses victoires firent donner le surnom de Nicator, étaient sans contredit plus étendus, que les états de Ptolomée Soter. Il était maître de tout l'orient depuis le mont Taurus jusqu'à l'Indus, de plusieurs provinces de l'Asie mineure entre le mont Taurus et de la mer Egée, et un peu avant sa mort il eut encore la Thrace et la Macédoine.

Voilà les premiers traits de ces deux grands empires, crayonnés par la puissance de leurs fondateurs. Le prophète passe aux descendants de ces deux princes, et il prédit (2) qu'après plusieurs années ils s'allieront ensemble. Que la fille du roi du midi viendra épouser le roi du nord, pour cimenter par ce mariage l'alliance des deux rois. Mais qu'elle ne fera point un établissement solide, et que sa race ne se perpétuera pas. Qu'elle sera livrée, elle et les jeunes gens qui l'avaient amenée, et tous ceux qui l'avaient soutenue en divers temps. On voit ici un des événements les plus singuliers de l'histoire de ces princes. Ptolomée Philadelphe, fils de Soter, et Antiochus surnommé le Dieu, petit-fils de Séleucus Nicator, s'étaient fait pendant plusieurs années une cruelle guerre. Enfin ils consentirent l'un et l'autre à la paix. L'une des conditions de ce traité fut qu'Antiochus répudierait Laodice, sa femme dont il avait deux fils, et qu'il épouserait Bérénice, fille de Ptolomée ; qu'il déshériterait les enfants de son premier mariage, et assurerait la couronne à ceux qui naîtraient du second. Bérénice est donc cette fille du roi du midi, qui vient épouser le roi du septentrion, pour cimenter leur alliance par ce mariage. Les funestes suites de cette union injuste en elle-même et dans ses conditions, sont présentes à l'esprit du prophète. Il voit que cette princesse n'aura pas en Syrie un établissement solide, et que sa race, quoique le trône lui fût promis, ne se perpétuerait pas. Antiochus ne tarda point à se dégoûter d'elle, et après la mort de Ptolomée Philadelphe, son père, il l'abandonna pour reprendre Laodice avec ses deux fils. Celle-ci, outrée des premiers mépris d'Antiochus, et craignant que, par un nouvel effet de son inconstance, il ne retournât à Bérénice, empoisonna ce malheureux prince, et fit monter sur le trône Séleucus Callinicus, l'aîné de ses enfants. Bérénice se retira dans l'île de Daphné, près d'Antioche, avec le fils qu'elle avait eu

(1) Dominabitur ditioe : multa enim dominatio ejus.

(2) Dan. 11. 6.

d'Antiochus. Mais elle en sortit, trompée par les fausses promesses de ceux qui l'y avaient poursuivie. La mort violente de son fils, celle de ses femmes, de ses gardes, de ses domestiques et des officiers égyptiens qui étaient toujours demeurés auprès d'elle, la sienne enfin, accomplirent de point en point la prophétie de Daniel qui la regardait. Elle ne s'établira point solidement. Sa race ne subsistera pas. Elle sera livrée, elle et les jeunes gens qui l'avaient accompagnée, et tous ceux qui l'avaient soutenue en divers temps.

La vengeance du crime commis dans la personne de Bérénice ne tarda pas. Daniel l'a également prédite (1). Il sortira, continue-t-il, un rejeton de sa race (du roi du midi), c'est Ptolomée Evergète, fils de Philadelphe et frère de Bérénice. Il viendra avec une armée, et entrera dans les provinces du roi de l'aiglon. A peine fut-il instruit des projets de Laodice, qu'il entra avec une armée dans le royaume de Syrie, pour prévenir la perte de sa sœur ou pour la venger. Elle était morte. Mais l'horreur de cet attentat avait tellement aigri les peuples contre Laodice et contre Séleucus, son fils, que les troupes de l'Asie mineure se joignirent à celles d'Egypte. Ptolomée, avec ce renfort, ne se contenta pas de faire mourir Laodice ; il s'empara de toute la Syrie, de la Cilicie, et des provinces même au-delà de l'Euphrate jusqu'à Babylone et au Tigre (2). Il fera de grands ravages dans ces provinces, et s'en rendra le maître. Il aurait pu, dans une disposition si favorable des esprits et avec des forces si redoutables, subjuguier tout l'empire de Syrie ; mais les nouvelles qui lui survinrent des troubles excités dans ses propres états, le forcèrent d'y retourner. Le prophète prévoyait la retraite qui arrêtera le cours d'une expédition si glorieuse. Le roi (3) du midi entrera dans son royaume (du roi de l'aiglon), et il reprendra le chemin de son pays. Mais il voit auparavant le riche butin dont il sera chargé en se retirant. Il emportera leurs dieux et leurs statues (4). Dans le nombre de deux mille cinq cents statues que Ptolomée prit en Syrie, se trouvèrent les idoles d'Egypte que Cambyse, lorsqu'il s'en rendit maître, avait emportées dans la Perse. Ptolomée les remplaça dans leurs anciens temples. Les Egyptiens, peuple le plus superstitieux qui fut jamais, furent si charmés de recouvrer leurs dieux, qu'ils donnèrent à ce prince, qui les leur avait rendus, le surnom d'Evergète ou de bienfaisant (5). Il emportera leurs vases d'or et d'argent les plus précieux. C'est un fait attesté par l'histoire, qui nous apprend aussi que Ptolomée ramassa dans le royaume de Syrie, pendant qu'il le ravagea, jusqu'à quarante mille talents (six vingt millions), et qu'en partant pour l'Egypte, il partagea le gouvernement des provinces qu'il avait conquises entre deux de ses généraux, ce qui achève

(1) Dan. 11. 7.

(2) Dan. 11. 7.

(3) Dan. 11. 9.

(4) Dan. 11. 8.

(5) Ibid.